

Rudyard KIPLING

*Simple contes des Montagnes*

KIPLING, Rudyard, *Simple contes des montagnes / Plain Tales from the Hills* (Londres, 1888). Traduit, présenté, annoté par Jean-Paul Hulin. Paris. Gallimard Pléiade, 1831 pages. Introduction, chronologie et avertissement de Pierre Coustillas, p. IX-LX. Texte 1-248. Notice p.1349-1380. Notes p.1381-1447.

Ce recueil est le premier livre publié par Kipling (1865-1936) à l'âge de 23 ans. Les nouvelles ont été écrites lors de son séjour à Lahore de 1882 à 1889. Né à Bombay où son père avait été nommé directeur des Beaux-Arts, il parlait l'anglais et l'hindoustani pour avoir eu une nourrice hindoue. Il vécut en Inde ses dix premières années, retourna en Angleterre pour ses études, et y revint comme soldat avec un emploi à la *Civil and Military Gazette*, grâce aux relations de ses parents et à son goût pour la littérature. Bridé d'abord par un directeur rigide, il put s'épanouir avec Kay Robinson, à la tête du titre à partir de 1886.

La plupart des quarante nouvelles, parues d'abord dans la gazette, sont limitées à deux mille mots. Elles touchent à la vie d'une communauté repliée sur elle-même, souvent dans l'ignorance, la méfiance et le mépris du peuple chez lequel elle s'est imposée, sûre de sa supériorité. Les contes présentent beaucoup d'histoires d'amour (séduction, mariages, tromperies, adultères), de rivalités professionnelles, d'adaptations au pays difficiles sinon impossibles, ou encore de vengeance, souvent sadiques, tout en décrivant la vie fermée des Anglais avec mondanités et préséances, ainsi que le fonctionnement du pouvoir colonial et la place des natifs dans la gestion du pays.

Destinés à un public anglo-hindou, d'où l'usage de mots locaux, d'un sabir anglo-hindou que le traducteur a essayé de réduire, les textes sont remplis de jeux de mots – pour l'invention des noms de famille – ainsi que d'allusions à l'Angleterre de l'époque, ce qui ne fait évidemment pas mouche en français. Le ton de l'auteur, qui utilise la troisième personne ou le « je narrateur », est assez pontifiant dans ses commentaires sur « l'action » et pour le moins hautain, si ce n'est arrogant, maniant une ironie tournant vite à la malveillance – parfois clairement exprimée par des expressions telle que « l'individu que je veux dénoncer »(199). Ses portraits sont généralement assassins. De plus, on ne sait pas toujours de façon certaine si le mépris de classe – « l'homme sorti du rang » p.102 – et le conservatisme qui courent tout au long du texte sont du domaine de l'ironie à l'encontre de cette société fermée sur elle-même, comme nous désirons le penser, ou si elles expriment l'opinion de l'auteur. Cela dit, l'expression d'une quelconque empathie avec quiconque est inexistante, à la remarquable exception de *l'Histoire de Muhammad Din* qui décrit la relation pudiquement attendrie du « je narrateur » avec le fils d'un de ses domestiques.

Ne parlons pas des inévitables épitaphes au début de chaque nouvelle – généralement sous forme de poésie du cru de Kipling attribuées à des auteurs imaginaires – ni des constantes notations du genre « mais cela est une autre histoire », « et la suite ne vaut pas la peine » qui, sous couvert de clin d'œil au lecteur, alourdissent les récits, mais avouons que nous avons refermé le livre avec un ouf de satisfaction, tant forte était l'impression d'être plongée dans un bain de ragots d'expat !

Mettons cela sur de compte de l'âge de l'auteur, car des livres comme *Kim*, qui se passe dans la même société, sont loin de laisser un tel souvenir.

## Citations

« Il y avait à Simla, en ce temps-là, un chef de division (...) Il était laid, très laid. À deux exceptions

près, c'était l'homme le plus laid de toute l'Asie. Il avait un visage à hanter vos rêves, et qu'on avait ensuite envie de sculpter sur une tête de pipe. (...) En société, on eût dit un gorille en veine de câlinerie. » p. 48

« Un jour, quelqu'un laissa tomber un coquillage, tacheté de couleurs vives, tout près de son dernier édifice en miniature. Je comptais bien que Muhammad Din saisisse l'occasion pour bâtir un édifice surpassant les splendeurs habituelles. Et je ne fus pas déçu. Il réfléchit pendant près d'une heure, et son chantonement s'amplifia, devenant un chant d'allégresse. Puis il se mit à tracer un dessin dans la poussière. Ce dessin allait certainement être un palais magnifique, car les fondations mesuraient six pas sur trois. Mais le palais ne fut jamais achevé.

(...)

Une semaine plus tard, bien que j'eusse donné cher pour ne pas me trouver là, je rencontrai Imam Din sur la route du cimetière musulman. Il était accompagné d'une seule personne, un ami, et transportait dans ses bras, enveloppé dans un drap blanc, tout ce qui restait du petit Muhammad Din. » *Histoire de Muhammad Din*, p. 223.